

Babel ou le Paradis L'Europe et ses langues

Tout le socle de la culture européenne originelle – grecque, hébraïque, arabe – fut traduit en latin. Plus tard on traduisit Cicéron, Virgile ou le droit romain du latin vers les langues nationales. «La langue de l'Europe est la traduction», disait Umberto Eco. Malgré la tentation actuelle d'uniformisation, la pluralité des langues considérée comme une richesse est l'un des grands acquis de la modernité européenne.

Jürgen Trabant

Né à Francfort-sur-le-Main (Allemagne) en 1942.
Professeur émérite de linguistique à l'Institut de philologie romane de l'université libre de Berlin et membre de l'Académie des sciences de Berlin-Brandebourg.
Ses travaux portent principalement sur la linguistique française et italienne et sur l'anthropologie de la langue.

La multiplicité des langues est un des traits caractéristiques de la culture européenne. L'Union européenne en tient compte par une politique du plurilinguisme qui honore cette variété comme une richesse à conserver et à promouvoir. Considérer la pluralité des langues comme un bien précieux est pourtant l'une des grandes découvertes de la modernité européenne. Les textes fondateurs de l'Europe considèrent la pluralité des langues plutôt sous l'angle de la punition (rappelée par le sort de Babel) ou comme quantité négligeable (comme dans la Grèce antique). Le monolinguisme, ce rêve théologico-philosophique de l'Europe, fut une quasi-réalité pour les doctes du monde latin médiéval. Mais à partir de la Renaissance, les langues des peuples européens (*vulgaria*) gagnent en prestige au sein de leurs nations. Elles deviennent des symboles d'identité. Aujourd'hui, sous les contraintes de la mondialisation qui instaure la domination toujours plus forte d'une seule langue, les langues de l'Europe sont en train de perdre ce prestige et par conséquent leur statut de langues de culture. Ce processus, fortement favorisé par les élites, est promu par les populations européennes, surtout par les jeunes générations. Les langues risquent de redevenir ainsi des langues vernaculaires, comme au Moyen Âge. Lieux de mémoire phares de l'Europe, ces langues survivront-elles aux tensions économiques, politiques et culturelles d'un monde globalisé ?

La langue de l'Europe est-elle la traduction ?

« La langue de l'Europe, c'est la traduction. » Cette belle phrase que l'on attribue à Umberto Eco est profondément vraie – mais, comme c'est souvent le cas avec les belles phrases très générales, elle ne couvre pas toute la vérité. Elle est vraie au regard du fondement historique de notre culture : toute la culture (grecque, hébraïque, arabe) fut traduite en latin. Et après la disparition du latin comme langue de culture commune, les nations européennes traduisirent les textes européens fondateurs dans leurs langues : la Bible, la philosophie grecque, le droit romain, Virgile, Ovide et Cicéron, plus tard les grands écrivains des différentes nations européennes, Pétrarque, Boccace et Dante, Corneille, Racine et le roman français, Shakespeare, Cervantès, Goethe et Kafka, Tolstoï et Dostoïevski, etc. Il suffit d'avoir en tête ce que représentent les services linguistiques de l'Union européenne, des centaines de traducteurs et interprètes à Bruxelles et au Luxembourg qui travaillent à ce que l'Europe se comprenne elle-même, pour convenir que la langue de l'Europe est bel et bien la traduction. Mais il faut compléter cette phrase par deux autres considérations.

Premier élément, la langue de l'Europe est aussi le plurilinguisme. L'Europe est une terre multilingue où coexistent plusieurs langues l'une à côté de l'autre,

Mots et dépôts

l'une au même endroit que l'autre. Le défi posé par cette coexistence horizontale est celui de l'intercompréhension qui exige une solution particulière si l'on ne veut pas finir dans la solitude mais vivre avec les autres. Une solution autre que la traduction à ce problème est donc de parler plusieurs langues. Les Européens ont toujours été plurilingues par nécessité, forts de compétences linguistiques pour communiquer avec leur passé (latin, grec), ou parce qu'ils étaient obligés de parler la langue du voisin (pour lui vendre quelque chose, épouser la jolie voisine, lire un poème non traduit, etc.). Mais comme apprendre toutes les langues est pratiquement impossible – car apprendre une seule langue étrangère est déjà difficile –, on a besoin de traducteurs et de truchements.

Deuxième élément (qui, pour sa part, viendrait résoudre le problème du multilinguisme et de l'incompréhension) : l'anéantissement des langues et l'établissement d'une même langue pour tous. C'est la solution dont rêve la Bible dans le mythe de la tour de Babel qui présente la multiplicité des langues comme une punition, ce qui nourrit la nostalgie d'un retour à la langue unique du Paradis. Ce rêve d'uniformité linguistique est profondément enraciné en Europe. Pas seulement dans la Bible. Le monde grec non plus n'a jamais apprécié la multiplicité des langues. Pour lui, le grec devait suffire : « parler grec » étant l'équivalent de parler tout court. L'extension de l'Empire romain réalisa d'une certaine manière ce rêve d'une unité linguistique : les peuples de l'Occident apprirent le latin, les élites médiévales chrétiennes eurent le latin pour unique langue. C'est dans cette tradition-là qu'il faudra situer, bien plus tard, la politique linguistique unificatrice de la République française et son objectif d'anéantir les langues qui entravent l'unité : une seule et même langue pour la *res publica* ! Ce modèle monolingue, adopté par la majorité des États européens, hante tel un spectre le monde multilingue de l'Europe.

L'héritière de l'Empire romain, l'Église « catholique », c'est-à-dire « universelle », du haut de son monolinguisme latin, avait pourtant compris que, pour avoir du succès dans la propagation d'un message, il fallait apprendre la langue des autres et la traduire. Tout en poursuivant la politique unificatrice de l'Empire dont elle hérita des structures politiques, l'Église appliqua dans le même temps le message de la Pentecôte : parler dans toutes les langues des peuples réunis à Jérusalem, être plurilingue, traduire. L'histoire linguistique de l'Europe à l'époque moderne, à partir de la Renaissance, a suivi ce chemin de diversification linguistique. Contre l'impérialisme de la langue unique (le latin), les peuples européens ont élaboré et célébré leurs langues multiples, sans oublier, toujours, d'apprendre la langue de l'autre et de traduire.

Il y a donc en Europe coexistence de deux politiques linguistiques opposées face à la pluralité des langues : une politique uniformisatrice (Paradis) et une

politique de la traduction et du plurilinguisme (Pentecôte). Cette tension caractérise l'Europe des langues.

Cette ambiguïté correspond d'ailleurs tout à fait à ce que pensent les Européens de leur situation linguistique actuelle. La Commission européenne a publié en 2012 les résultats d'un sondage sur « les Européens et leurs langues » (Eurobaromètre 386). Ce rapport constate que, d'un côté, les Européens pensent que toutes les langues sont égales, que par conséquent leurs langues maternelles sont précieuses et dignes (81%) et qu'il faut réagir à la multiplicité des langues par l'apprentissage d'autres langues, autrement dit le plurilinguisme (88%). Ils appuient donc à une très grande majorité (72%) la politique officielle de l'Union qui veut que tout Européen connaisse deux langues étrangères en plus de sa langue maternelle. Ils reconnaissent de même le rôle important de la traduction. Mais ils penchent presque aussi fortement vers la langue du Paradis, considérant à 69% qu'il doit y avoir une même langue pour tous. La moitié des Européens serait même d'accord avec un monolinguisme bruxellois où les institutions européennes utiliseraient une seule langue dans la communication avec les citoyens (elles sont actuellement obligées de traduire dans toutes les langues officielles). Cette langue de l'Europe commune à tous est une langue bien précise : il s'agit de l'anglais. Ni traduction, ni plurilinguisme, la langue de l'Europe est (ou sera) selon ce schéma un bilinguisme généralisé, une nouvelle diglossie – l'anglais en haut / les autres langues en bas – réservant le monolinguisme aux anglophones.

Les grandes aires linguistiques

Il est extrêmement difficile de dessiner un panorama satisfaisant des langues de l'Europe, et cela pour deux raisons. D'abord parce qu'il est difficile de délimiter une langue, ensuite parce qu'il est tout aussi difficile de définir l'Europe, ces deux difficultés étant liées.

Pour commencer par la deuxième difficulté, où commence et où finit l'Europe? À l'ouest cela semble facile, l'océan Atlantique proposant une limite naturelle. Reste alors à savoir si les îles Britanniques et l'Islande – située en plein océan Atlantique – font partie de l'Europe ou non. Pour les Britanniques eux-mêmes, « l'Europe » désigne le continent, ce n'est pas chez eux. Toutefois il serait difficile de classer l'anglais ou l'islandais comme langues extra-européennes. À l'est, on a l'habitude de dire que l'Oural est la limite orientale de l'Europe. Mais là aussi, à l'encontre de cette délimitation géographique, la grande Russie ne souhaite visiblement pas appartenir politiquement à l'Europe. Dira-t-on que le russe n'est pas une langue européenne? Par ailleurs, les Européens de l'Ouest hésiteraient peut-être à classer le bachkir et le tatar (des langues turques parlées en Russie à

Mots et dépôts

l'ouest de l'Oural) ainsi que le turc et les langues du Caucase comme des langues européennes. Il règne donc un certain flou sur l'euroanéité des langues.

La délimitation des langues exige du reste un certain flou. Prenons l'exemple de l'allemand : pourquoi ne considère-t-on pas l'allemand suisse (ou plutôt l'ensemble des dialectes suisses), lequel n'est pourtant pas compréhensible pour un locuteur de l'allemand standard, comme une langue à part, alors que le luxembourgeois, autre variante dialectale de l'allemand, cette fois-ci compréhensible par un locuteur de l'allemand standard, a obtenu le statut de « langue » officielle du Luxembourg. Personne ne doute que le néerlandais, linguistiquement parlant un dialecte bas-allemand, soit une « langue » à part entière. Toutes ces façons de parler sont des variantes de la grande aire linguistique de l'allemand qui, à l'est, est clairement délimitée par les langues slaves et le hongrois, au sud et à l'ouest par les langues romanes et, assez distinctement, par les langues germaniques au nord. Si les délimitations intérieures de la *Theutonia* (belle expression démodée de la linguistique française pour désigner l'aire de l'allemand) sont aussi vagues, c'est que les variantes locales forment un continuum dialectal présentant des transitions linguistiques souples au lieu de différences contrastées.

Or, comment délimiter une « langue » au regard de ces continuités et transitions sans véritables délimitations ? Un linguiste américain a dit qu'une langue était « *a dialect with an army and a navy* » (un dialecte avec une armée et une flotte). La remarque n'est pas seulement spirituelle, elle renvoie bien au noyau politique de la question. Quand un dialecte est utilisé par un État comme outil administratif, militaire, culturel, éducatif, il devient « langue », c'est-à-dire moyen de communication servant à organiser la vie sociale de ce corps politique. Mais le critère politique n'est pas le seul pour définir un dialecte comme langue. Que le dialecte en question soit écrit est une condition supplémentaire pour se voir élevé au rang de « langue », même s'il est écrit seulement pour un usage culturel, littéraire ou religieux. Ainsi l'allemand, moyen d'expression écrit d'une culture débordant les particularités dialectales et les particularismes politiques, était une « langue » bien avant l'existence d'un État allemand, d'une armée ou d'une flotte allemande. Le critère le plus profond pour atteindre la qualité de « langue » est qu'une variante linguistique donnée soit « commune » à une aire linguistique variée. Allusion claire au concept de *koinè* connu du monde grec. L'aire linguistique du grec était très diversifiée. Le « grec » était en réalité un ensemble de dialectes, mais pour la communication transdialectale et écrite, les Grecs ont développé une langue commune, la *koinè*. La « communauté » est un critère pour qualifier un système linguistique de « langue ».

Conscients des imprécisions en matière de géographie et de délimitation linguistique, distinguons tout de même approximativement – en partant du

sud-ouest – les langues et grandes aires linguistiques européennes. La plus grande partie des langues de l'Europe appartient à la famille indo-européenne, que ce soit le groupe des langues romanes (portugais, castillan, catalan, français, italien, sarde, roumain), germaniques (allemand, néerlandais, anglais, danois, norvégien, islandais, suédois), celtiques (breton, gaélique, gallois), slaves (bulgare, serbo-croate, slovène, slovaque, tchèque, polonais, ukrainien, biélorusse, russe), baltes (lituanien, letton), le grec et l'albanais. Le romani, parlé un peu partout en Europe, appartient aussi à la famille indo-européenne. Une autre grande famille linguistique européenne est la famille finno-ougrienne, dont font partie le hongrois, l'estonien, le finnois. Le basque est une langue « isolée » qui n'appartient à aucun groupe de langues apparentées. Le maltais est la seule langue sémitique (famille de langues situées en Afrique du Nord et au Proche-Orient) en Europe, fortement influencée par l'italien. Aux marges de l'Europe se trouvent les langues du Caucase et les langues turques. La carte aide ainsi – avec toutes les réserves précédemment citées – à situer les langues de l'Europe.

Cette énumération est néanmoins extrêmement injuste, car elle ne mentionne ni les « langues minoritaires » (rhéto-roman, sorabe, frison, occitan, etc.), ni les dialectes (ou variantes géographiques) des « grandes » langues, ni les langues des immigrés. Mentionner ces dernières reviendrait à énumérer presque toutes les langues de la terre puisque l'on trouve des immigrés de toutes les régions du globe en Europe. Les communautés linguistiques immigrées les plus importantes sont les locuteurs de l'arabe et du turc. Enfin, il faut absolument ajouter à notre tableau les langues des signes européennes. Bref, en raison des difficultés de définition de ce qu'est une langue européenne, il est malaisé de donner un chiffre précis sur le nombre de langues de l'Europe. Ceux qui osent en proposer oscillent entre 64 et 234 !

Généalogie des langues

Le terme de « famille de langues » utilisé plus haut désigne un rapport généalogique et nous conduit de la distribution spatiale à la dimension temporelle des langues. La famille des langues indo-européennes a une origine commune qui explique les similitudes structurales et lexicales, ce qui vaut aussi pour les autres familles. La distribution des langues sur la carte de l'Europe est le résultat de plusieurs vagues de migrations et de conquêtes dont on ne peut qu'esquisser sommairement les mouvements les plus importants. Ainsi, les langues indo-européennes proviendraient d'une zone géographique au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne. Les peuples de cette zone commencent à migrer vers l'ouest, l'Europe, et vers l'est, l'Inde (d'où le terme « indo-européen ») à partir du deuxième millénaire avant notre

Mots et dépôts

ère. Les Grecs occupent les Balkans, les Italiens peuplent la péninsule apennine, les Celtes migrent vers l'Europe centrale, la Gaule, la péninsule ibérique et jusqu'aux îles britanniques. De la population pré-indo-européenne en Europe, on ne sait que peu de choses. Le basque est la seule langue qui ait survécu aux migrations indo-européennes. Après leur « arrivée » en Europe, les peuples indo-européens continuent leurs migrations et conquêtes pendant les siècles qui suivent. Les Grecs fondent des colonies sur les côtes de la Méditerranée, de l'Asie Mineure à l'Espagne. Les Romains (un peuple italique) conquièrent l'Italie et tout le bassin de la Méditerranée. L'expansion de l'Empire romain a pour conséquence linguistique l'extension du latin dans la partie occidentale de l'Europe. Les langues celtiques disparaissent presque sous la pression du latin, tandis que du côté oriental de l'Empire, le grec maintient sa position pratiquement jusqu'aux conquêtes arabes et turques grâce à son prestige culturel. Même les maîtres du monde de l'époque, à savoir les Romains, respectaient le grec comme supérieur à leur propre langue (d'où le bilinguisme gréco-latin des élites de l'Empire). Puis, une autre vague de migrations vint détruire l'Empire romain : la migration des peuples germaniques. Les Germains brisèrent les structures politiques et culturelles de l'Empire d'Occident. Mais considérant la culture latine comme supérieure, ils s'assimilèrent souvent à la population romane en adoptant le latin (ou sa forme parlée, romane). Seuls dans les régions septentrionales de l'Empire (Germanie, îles britanniques) et en dehors de l'Empire, les Germains conservèrent leurs langues. Plus à l'est et au sud s'établirent les Slaves et les Hongrois, derniers arrivés sur leur territoire actuel. Les Allemands s'étendirent ensuite vers l'est, expansion médiévale et moderne en territoire slave annulée après la Seconde Guerre mondiale. Enfin, les migrations actuelles de millions de locuteurs de langues européennes et non européennes – beaucoup plus importantes que celles du passé – transforment profondément la carte linguistique de l'Europe.

Cette brève esquisse ne peut tenir compte de la totalité et de la complexité des migrations linguistiques, mais donne une impression générale des mouvements et de la situation spatiale des grandes aires linguistiques actuelles de l'Europe (roman, germanique, slave, hongrois). Il faudrait raconter l'histoire de chacune de ces langues pour comprendre pourquoi on parle français en France, comment les Allemands ont créé leur langue commune, comment l'invasion des Normands francophones en Angleterre a formé cette langue à moitié germanique, à moitié romane qu'est l'anglais, pourquoi il existe trois grandes langues romanes dans la péninsule ibérique, comment le danois et le norvégien se sont séparés en deux langues distinctes (un peu comme le serbe et le croate actuellement), pourquoi les Italiens ont une langue commune. Le lecteur se reportera aux histoires particulières des langues européennes. Mais relevons tout de même deux convergences

dans l'histoire européenne commune de ces langues. La première concerne leur forme linguistique ; la seconde, leur destinée culturelle et politique.

Des recherches comparatives approfondies sur les langues de l'Europe ont mis au jour l'impact profond qu'a eu la longue coexistence des langues dans une aire culturelle commune : les langues de l'Europe ont acquis des traits structuraux communs – au-delà de leur appartenance généalogique. Ainsi trouve-t-on dans les langues germaniques, romanes, slaves, ou le hongrois, un ensemble de caractéristiques grammaticales communes qui permet de les grouper ensemble sous la bannière « *Standard Average European* ».

Développement des langues nationales

Le deuxième point concerne la position sociolinguistique de ces langues (qui a certainement favorisé la convergence grammaticale). Elle concerne surtout le monde latin et donc les langues de l'Occident, mais elle introduit une dynamique parallèle dans toute l'Europe. Au Moyen Âge régnait dans le monde chrétien la situation linguistique suivante : le latin pour tous les usages « supérieurs » (religion, politique, savoirs et droit). Le pouvoir, l'Université, l'Église parlaient et – surtout – écrivaient la langue de l'Empire disparu. Le latin était la langue de la distance spatiale et sociale. Dans la vie quotidienne, on parlait les langues du peuple (*vulgus*), les différentes *vulgaría*. À partir de la Renaissance et du renouvellement total de la culture européenne, le pouvoir, la religion et le savoir commencèrent à parler et écrire dans les langues vernaculaires qui gagnèrent peu à peu les champs du discours auparavant réservés au latin. Ce processus fut favorisé par des agents différents dans chaque communauté linguistique, mais le résultat fut le même. Les langues des peuples montèrent en grade et remplacèrent peu à peu le latin. En France, c'est surtout le pouvoir qui agit en faveur de la langue vulgaire (à commencer par l'ordonnance de Villers-Cotterêts de François I^{er} en 1539), en Allemagne, ce fut la religion (avec la traduction de la Bible par Luther entre 1522 et 1534), en Italie, la littérature. Au terme de ce processus, les sciences et la philosophie s'écrivirent dans les langues vulgaires. Comme dates symboliques de cette transition citons le passage de Galilée du latin au vulgaire, lorsqu'il publie en 1623 *Il Saggiatore* et en 1632 le *Dialogo*, ou celui de Descartes, dans le *Discours de la méthode* en 1637. La diglossie médiévale (latin en haut/vulgaire en bas) se périmait progressivement, à des vitesses différentes selon les pays. L'imprimerie et les Lumières favorisent ce développement. Depuis, domine en Europe (en France depuis 1700, en Allemagne depuis 1800), et ce jusqu'en 1950, un régime linguistique où les langues « vulgaires » couvrent pratiquement la totalité des usages possibles, du bas en haut.

Mots et dépôts

Cette accession des langues aux sphères supérieures du discours exerce deux conséquences importantes. Elle enrichit énormément les langues et leur donne un surcroît de prestige. Les locuteurs prennent conscience du fait que leurs langues sont aussi bonnes et précieuses que le latin, longtemps seul détenteur de ces qualités. La Révolution française élève la langue en symbole de la nation et de l'unité de la République, établissant ainsi un modèle de politique linguistique valable jusqu'à nos jours. Les échanges commerciaux, diplomatiques et scientifiques rendaient certes nécessaire l'usage d'une autre langue ; un commerçant allemand, au XIX^e siècle, devait avoir des connaissances en français pour gérer ses affaires internationales ; la diplomatie parla français du XVIII^e au XX^e siècle ; jusqu'à la Première Guerre mondiale, même un chimiste britannique devait avoir quelques connaissances d'allemand. Mais, peu à peu, dans le cadre des États-nations, la « langue nationale » couvrit pratiquement tous les besoins linguistiques. Même dans les pays où une langue était devenue langue nationale avec retard (comme dans les pays baltes), cette langue se voyait rapidement chargée des usages « supérieurs » (éducation, droit, politique). Le maltais est ainsi en train de devenir une langue sophistiquée et prestigieuse après avoir été reconnue comme langue officielle de l'Union européenne.

La qualité de langue élaborée, symbole d'une nation qui la parle et l'écrit, bref le statut de langue nationale de culture, est le trait caractéristique de la situation linguistique européenne. Il n'y a pas une langue supérieure unique de l'Europe comme l'était le latin au Moyen Âge. Toutes les langues ont la dignité du latin, toutes les langues sont égales.

La langue comme vision du monde

Il faut ajouter à cette situation sociolinguistique des langues de l'Europe un trait philosophique. En effet, cette ascension des langues vulgaires aux hauteurs précédemment occupées par le latin engendra un savoir et une profondeur linguistique nouveaux. Jusqu'à la Renaissance, on considérait généralement, suivant Aristote, que les langues présentent sous des sons différents une pensée identique et universelle. Tous les hommes produiraient – sans l'aide de la langue – les mêmes idées, et les mots ne seraient que des signes matériels, phoniques, pour communiquer ces idées. Mais, en abandonnant le latin et en utilisant différentes langues pour leurs travaux scientifiques ou philosophiques, les penseurs européens comprirent que la pensée n'est pas la même dans toutes les langues, et que les langues, chacune à leur manière, contribuent à former la pensée. Le contact avec d'autres peuples du monde après les conquêtes européennes – surtout en Amérique, la rencontre avec des langues profondément différentes

des langues européennes du point de vue grammatical et lexical – approfondit cette nouvelle conception de la langue. Les Européens firent ainsi l'expérience qu'il était extrêmement difficile d'exprimer la foi chrétienne dans des langues inconnues, en nahuatl, en quechua, en otomí, et qu'il fallait la « rendre » dans des systèmes sémantiques totalement différents, ce qui revenait à lui donner des formes nouvelles. Les langues n'étaient donc pas seulement des ensembles de sons, mais des univers sémantiques différents, des « visions du monde » – comme disait Wilhelm von Humboldt. Cette profondeur sémantique rend les langues encore plus précieuses parce qu'elles ne sont pas seulement la voix des communautés linguistiques mais, d'une certaine manière, leur pensée. Quand Leibniz voit dans la langue allemande « notre manière de vivre, de parler, d'écrire, voire de penser » (« *unsere Art zu leben, zu reden, zu schreiben, ja sogar zu denken*¹ »), il exprime, en 1682 déjà, cette nouvelle conception européenne des langues.

C'est la conscience de cette valeur précieuse et symbolique qui oblige l'Union européenne à respecter les langues de ses membres. Vingt-quatre langues sont considérées comme officielles : l'allemand, l'anglais, le bulgare, le croate, le danois, l'espagnol, l'estonien, le finnois, le français, le grec, le hongrois, l'italien, l'irlandais, le letton, le lituanien, le maltais, le néerlandais, le polonais, le portugais, le roumain, le suédois, le slovaque, le slovène, le tchèque. « Elle [l'Union européenne] respecte la richesse de sa diversité culturelle et linguistique, et veille à la sauvegarde et au développement du patrimoine culturel européen » (traité de Lisbonne, art. 2 (3)). De ce respect découle la nécessité d'un service linguistique qui – en principe – traduit de toutes les langues vers toutes les autres. Toutes les langues étant dotées de la même dignité, l'Union européenne ne peut avoir une politique linguistique d'uniformisation.

Diversité linguistique et anglais global

Pourtant, malgré la politique officielle de sauvegarde et de développement de la diversité linguistique, l'Union européenne uniformise même sans en avoir le mandat politique. Il est évident que la langue utilisée par ses représentants devant la presse internationale est la plupart du temps l'anglais ; la langue dominante dans les communications à l'intérieur de l'administration bruxelloise est l'anglais ; la majeure partie des textes et décrets européens sont en anglais, l'anglais est la « langue source » dominante.

1 — Gottfried Wilhelm Leibniz, *Unvorgreifliche Gedanken, betreffend die Ausübung und Verbesserung der deutschen Sprache. Zwei Aufsätze*, édité par Uwe Pörksen, Stuttgart, Reclam, 1983 [1697], p. 64.

Mots et dépôts

Tous les États de l'Union ont des politiques d'éducation linguistique qui favorisent l'apprentissage de l'anglais. Les pays nordiques – Pays-Bas, Danemark, Suède, Norvège, Finlande – ont pratiquement déjà une population bilingue. L'Allemagne est en train de les rattraper. Les jeunes générations des autres pays européens ne tardent pas à apprendre l'anglais. Dans quelques décennies, l'Europe aura une population disposant de bonnes connaissances d'anglais. Sous cet angle, l'Europe n'est pas le pays de la traduction, mais le pays d'une langue commune, en l'espèce l'anglais.

Un tel apprentissage d'une langue unique par un continent multilingue ne peut se faire sans laisser des traces, visibles dans l'ensemble des langues de l'Europe. Dans les statistiques linguistiques européennes on a l'habitude de déplorer qu'aujourd'hui, à peu près 50 % de la population de l'Europe « seulement » parle anglais (en tenant compte des différences : pratiquement 90 % dans les Pays-Bas, 15 % en Bulgarie). En vérité, la connaissance de l'anglais par 50 % des Européens est un accomplissement sans pareil et un processus révolutionnaire. La formation d'une population bilingue est un succès certainement dû aux efforts de l'enseignement linguistique à partir des années 1950. Il est à prévoir que, dans quelques décennies, non seulement le Nord mais l'Europe tout entière sera bilingue, avec l'anglais comme langue commune. Transformer – en seulement un siècle – un continent de 500 millions d'habitants en espace bilingue (à l'exception de la Grande-Bretagne, bien sûr, qui approfondira son monolinguisme) est un événement absolument unique dans l'histoire des langues humaines.

Ce n'est pas l'intrusion des mots anglais qui est à craindre. Les langues, surtout celles de l'Europe, ont toujours emprunté des mots et des structures à d'autres sans perdre leur personnalité. Les langues ne sont pas « pures », mais subissent toutes sortes d'influences au cours de leur histoire. Ainsi, le français n'est rien d'autre que du latin parlé par des « étrangers », Celtes et Germains, qui ont fortement sculpté sa personnalité sonore – ce son que nous autres Allemands aimons tant – et qui ont contribué à son lexique, comme, plus tard, les Italiens, les Allemands, les Anglais, de même que – source éternelle – les Grecs et les Latins.

Le processus à craindre est plutôt celui d'une relégation des langues vulgaires qui annulerait la grande conquête de la culture européenne, à savoir l'accession des langues de l'Europe à un niveau sophistiqué de culture et de pouvoir. Car l'anglais ne sert pas seulement de langue de communication internationale, il *remplace* de plus en plus la langue nationale *même dans le contexte national*. Certains discours ne se font plus qu'en anglais. Les sciences, les spectacles, la technologie, l'économie et la finance parlent et écrivent seulement en anglais. Et si les cercles du savoir et du pouvoir parlent, comme au Moyen Âge, une autre langue que le peuple, cette langue devient la langue « supérieure », les langues

des peuples redescendant aux niveaux inférieurs, disqualifiées dans leur statut, réservées à un usage domestique et local.

La pluralité des langues est perçue comme un obstacle à la communication ; toute uniformisation linguistique considérée comme un pas vers le progrès. Pourtant cette perception, très présente dans la sociologie et les sciences sociales, ne tient pas compte de ce que l'ascension des langues européennes au même niveau que le latin et leur position de langues de culture avaient mis en évidence : les langues ne sont pas seulement des moyens de communication, mais avant tout des formes de pensée par lesquelles les humains s'approprient intellectuellement le monde. Il faut donc apprendre une langue pour savoir comment on pense dans cette langue, pour rencontrer l'altérité et pour se « lier d'amitié » avec le voisin européen.

Voici, entre diversité et uniformité linguistiques, la tension fondamentale que l'Europe doit vivre et endurer si elle veut rester elle-même.



Bibliographie

Alessandro CAVALLI et Alberto MARTINELLI, *La società europea*, Bologne, Il Mulino, 2015.

Bernard CERQUIGLINI (dir.), *Les Langues de France*, Paris, PUF, 2003.

Jürgen GERHARDS, *Mehrsprachigkeit im vereinten Europa. Transnationales sprachliches Kapital als Ressource einer globalisierten Welt*, Wiesbaden, VS Verlag, 2010.

Helmut GLÜCK (dir.), *Metzler Lexikon Sprache*, Stuttgart et Weimar, Metzler, 2005.

Benoit GRÉVIN, *Le Parchemin des cieux. Essai sur le Moyen Âge du langage*, Paris, Le Seuil, 2012.

Martin HASPELMATH, « The European Linguistic Area : Standard Average European », in id. (dir.), *Language Typology and Language Universals*, vol. I, Berlin, De Gruyter, 2001, p. 1492-1510.

Bernd HEINE et Tani KUTEVA, *The Changing Languages of Europe*, New York et Oxford, Oxford University Press, 2006.

Uwe HINRICHS (dir.), *Handbuch der Eurolinguistik*, Wiesbaden, Harassowitz, 2010.

Bernd KORTMANN et Johan VAN DER AUWERA (dir.), *The Languages and Linguistics of Europe : A Comprehensive Guide*, Berlin, De Gruyter, 2011.

Mots et dépôts

Gottfried Wilhelm LEIBNIZ, *Unvorgreifliche Gedanken, betreffend die Ausübung und Verbesserung der deutschen Sprache. Zwei Aufsätze*, édité par Uwe Pörksen, Stuttgart, Reclam, 1983 [1697].

André MARTINET (dir.), *Le Langage*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1968.

Michael MEIER-BRÜGGER, *Indogermanische Sprachwissenschaft*, Berlin, De Gruyter, 2010.

Miquel SIGUAN, *Die Sprachen im vereinten Europa*, Tübingen, Stauffenburg, 2001.

Jürgen TRABANT, *Europäisches Sprachdenken. Von Platon bis Wittgenstein*, Munich, C. H. Beck, 2006.

Jürgen TRABANT, *Globalesisch oder was? Ein Plädoyer für Europas Sprachen*, Munich, C. H. Beck, 2014.